

# CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Les correspondances et envois doivent être adressés franco  
à M. Georges MARC, 12, rue du Jardin Botanique, Liège.  
Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en chef : Georges MARC

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMÉS

s'adresser à M. Aug. BÉNARD, imprimeur-éditeur,  
rue du Jardin Botanique, 12, Liège.



La surabondance de copie nous oblige à donner dans le N° prochain la notice sur **MIGNON**, dont le portrait figure en tête du N° d'aujourd'hui.

## L'Orphelin.

Abandonné à lui-même à quatorze ans, sans autre guide qu'une sœur d'une vingtaine d'années dont il recevait plus souvent des taloches que des caresses, Jules comprit bientôt la nécessité d'affiler ses ongles et d'aiguiser ses dents pour ne pas rester le souffre-douleur de ses compagnons, bambins prodigues de bourrades et de coups. Bien découplé, la poitrine large, il ne lui fut pas difficile de se faire craindre et si ses condisciples, quand ils se trouvaient à distance, lui décochaient libéralement des sobriquets, ils se faisaient en revanche tout petits, s'effaçaient prudemment, lorsqu'ils le rencontraient dans un chemin désert, redoutant l'étreinte de ses mains, calleuses déjà. En classe, l'instituteur admirait fort

son intelligence précoce, mais il déplorait sa perversité; les punitions étaient sans effet sur lui et un jour que, poussé à bout, il voulut lui tirer les cheveux, Jules saisit son sabot qui siffla aux oreilles du maître et alla écailler le mur, en face. C'était un scandale. L'instituteur se plaignit au bourgmestre, et celui-ci, après avoir réfléchi quelques secondes, résolut d'interdire l'entrée de l'école à *ce jeune vaurien*.

Quand sa sœur apprit ces faits, elle le chassa. Il sortit, indifférent, les mains dans ses poches, sa casquette posée de travers sur ses cheveux broussailleux. Il musa quelque temps dans les rues, flâna le long des haies, jetant des pierres aux moineaux et effarouchant les poules. Bientôt une sourde révolte gronda en lui, des idées de vengeance germèrent dans sa cervelle; il eût voulu trouver un enfant bien mis, quelque fils de riche, pour lui marteler les épaules de coups de poing. A cette pensée d'un marmouset qui pleure, supplie, geint et appelle sa mère d'une voix douloureuse ma-

man...maman...une volupté coulait dans son cœur, lui arrachant un sourire féroce. Il ne rencontra qu'un chien qui détalait, la tête basse et la queue entre les jambes, lorsqu'il le vit se pencher pour ramasser des cailloux.

Arrivé au bout du village, Jules contempla les champs. Les blés jaunes ondulaient sous la caresse d'un vent léger et les feuilles des betteraves se collaient à la terre, fanées par un brûlant soleil d'août. Des moissonneurs aiguisant leurs faux gesticulaient dans le lointain, et des femmes, légèrement vêtues et coiffées de grands mouchoirs rouges, ramassaient, pour les lier en gerbes, les javelles dont les terres étaient bosselées. Jules aperçut un homme qui labourait avec deux chevaux; il courut à lui et trottina derrière la charrue jusqu'au soir. Parfois, le soc mettait à découvert une nichée de souris, qui s'enfuyaient, affolées, parmi les mottes de terre fraîche. Il leur donnait la chasse, assisté d'un griffon; et tous deux sautillaient, ca-

racolaient dans les champs jusqu'à ce que les rongeurs fussent étalés sur le dos, une goutte de sang pourpre au museau, les pattes en l'air, montrant le pelage blanc de leurs ventres.

Quand quatre heures sonnèrent à l'église dont on voyait scintiller les ardoises du clocher à travers le feuillage des arbres, le cultivateur arrêta ses chevaux, s'assit par terre et tira d'un sac en toile bleue une grosse tartine dans laquelle il mordit à même, en buvant, par intervalles, une gorgée de café. — Jules s'était couché à plat ventre sur le sol et ses yeux observaient la mastication du travailleur. Celui-ci s'en aperçut.

— Veux-tu un morceau, p'tit?

— J'veux bien.

Ses dents, aigües et blanches, s'enfoncèrent avec volupté dans le pain de seigle, savoureux et frais, et le laboureur qui s'amusa à le voir manger avec tant d'appétit lui passa la cafetière.

— Tiens, bois.

Il but longuement, la tête levée, le cou tendu, puis rendit la cafetière en s'essuyant la bouche du revers de la main.

A sept heures, les travaux cessèrent. Des bandes d'ouvriers ondulèrent sur les routes, se croisant çà et là avec des charriots dont les roues pesantes broyaient la poussière qui s'envolait en fins nuages blancs. Les chevaux, chatouillés par les fouets, cheminaient d'un pas rapide tandis que les vaches s'arrêtaient parfois pour tondre un peu d'herbe le long des talus. On entendait des cris, des jurons brefs que l'indocilité des bêtes arrachait aux gardiens impatientés. Quelques jeunes filles entonnèrent en chœur un égrillard refrain wallon et l'écho, de sa voix mourante, en répéta les dernières paroles.

Jules ne rentra pas au village. Il s'approcha d'une meule qui se dressait dans un champ de trèfle, derrière une haie. Après avoir éparpillé quelques jointées de paille sur le sol, il se coucha, les yeux tournés vers l'occident où le soleil, semblable à un grand disque incandescent plaqué sur des nuages multicolores, s'enfonçait lentement comme à regret, dans les massives frondaisons nimbées d'une fine brume. Peu à peu l'horizon se décolora, quelques étoiles papillotèrent et la lune échançra, de sa faucille d'argent, la noire draperie du ciel.

Dans l'apaisant et divin silence de la nuit où le chuchotement des herbes semble la conversation mystérieuse d'êtres invisibles, l'orphelin sentit son cœur se gonfler de désirs vagues, une indéfinissable mélancolie lui amollit les membres et de grosses larmes roulèrent sur ses joues. A cette heure, dans le recueillement des chambres tièdes où la flamme douce d'une lampe éclaire des vêtements d'enfants éparpillés sur les meubles; des mères penchent leurs figures tendres sur de petits fronts rayonnants de quiétude et d'insouciance. Et ils s'endorment les heureux, en croisant leurs mains douillettes sur leurs poitrines, pour serrer contre eux, comme un jonet dont on ne sait se séparer, l'image de la mère qui vient de sortir. — Lui ne rencontrera jamais que des visages indifférents ou hostiles et dans l'aumône d'un quignon de



pain il devinera la pitié égoïste qui induit l'homme à jeter une pomme de terre au chien affamé afin d'écartier de sa vue cette maigre carcasse hérissée de poils raides, effrayante comme une fantôme. Il est de ceux que la société hait d'instinct, repousse du pied. — Il est doux pourtant d'aimer quelqu'un, de voir une figure amie s'éclairer d'un sourire bienveillant...

A ce moment, la brise entre-choqua les feuilles des arbres, siffla dans la haie et Jules crut sentir sur sa joue le frôlement d'une aile soyeuse. Machinalement, il étendit les bras comme pour saisir et attirer sur son cœur cette chose invisible qui le prenait en pitié.

HUBERT KRAINS.

### Coup d'œil sur l'Exposition de l'Essor.

Trois noms, chaque année, surpassent les autres, à l'Essor: Frédéric, Dillens, Lynen.

M. Léon Frédéric, avec des pastels ravissants, légers, d'une éclatante lumière, expose une série de panneaux: *Le lin* — c'est le travail du lin. — Le labourage, la moisson, le battage, les travaux des rouets et des machines qui tissent, le lavage et l'arrosage du linge. Un continu mouvement. Un labeur pénible. Cela, en des fusains merveilleux, de tonalité sobre et sévère, faisant songer à de vieilles estampes de Dürer. Art puissant, dans lequel plane la mélancolie et la tristesse des petits et des pauvres, des misérables qui doivent peiner durement contre la misère. Une remarque: cette fois le bourgeois ne pourra reprocher à M. Frédéric d'avoir choisi des femmes hideuses et avachies comme modèles. Il y a des profils ravissants: tel, en le dernier panneau, celui de la paysanne qui met un fil à l'aiguille.

M. Dillens sculpte toujours de gracieuse et originale façon. Il y a grande allure décorative dans son *Tombeau* et grâce et vie dans le buste de Léon Frédéric. L'envoi de cette année n'est pas considérable.

M. Amédée Lynen expose une *Sorcellerie*, panneau décoratif: au centre, une sorcière, d'un dessin un peu négligé, en une sorte de médaillon cabalistique; autour d'elle, tous les bibelots et ustensiles de son ménage de diablesse, mille fois mieux dessinés qu'elle-même et arrangés par un très savant l'art de décorer. La *Servante*, d'estaminet, est rudement tapée et de saveur hautement locale. C'est bruxellois tout plein. Lynen n'est-il d'ailleurs pas le peintre particulier de ces *ketjes*, de ces baes, de ces bourgeois qui pintent, de ces marchandes de crabes et d'œufs durs, de ces kermesses si vives, si colorées, de ces sociétés avec leurs étendards dorés — en un mot de toute cette population de Bruxelles qui se jette dans les cabarets à faro le soir des dimanches et des jours de fête, quand résonnent bruyamment dans les rues, faisant trembler les vitres, les cuivres tapageurs des musiques qui parcourent la ville.

Après eux, citons: M. Delville, un jeune qui promet. Beaucoup d'incertitude, des hésitations de débutant, et des extravagances. Une personnalité qui se cherche encore, mais qui se trouvera. Il y a chez lui, d'ailleurs, d'étonnants progrès depuis l'an dernier.

M. Dardenne et ses pastels pâteux, et sa frise incolore. Mais de lui de très beaux paysages à l'huile, très lumineux et de riche coloris. Comme M. Delville, M. Dardenne est un jeune. Tous deux, ils ont grande facilité et grande verve. Deux redoutons même pour eux une trop grande facilité.

M. Mayné nous montre une grande *Procession*. C'est bien brossé, bien peint, de grasse et juste couleur; c'est œuvre de peintre d'instinct, mais non d'artiste: c'est trop matériel. C'est du métier, non de l'art. Ce, malgré tous les réels mérites de cette toile.

M. Dierickx un beau portrait de Jules Lagae. Le reste de son exposition a de la sécheresse, et se trouve être d'une tonalité un peu jaunâtre.

M. De Bièvre a de l'imagination, bien dessinée, dans ses songes de l'Apocalypse.

M. Coppens est un paysagiste fin et délicat. Art de rêveur. Quel charme doucement mélancolique dans son *Lever de lune* par dessus la mer nocturne que l'astre baigne de verdâtre clarté, à travers les brouillards qui montent et qui voilent quelques barquettes échoirées sur la plage et perçues vaguement.

M. Deyneef est un artiste consciencieux, de valeur réelle. Son art est profond et solide. Il

continue, avec M. Hamesse et M. François, mais d'une façon plus artiste que ceux-ci, l'art des Dubois et des Boulanger.

MM. Halkett, Houyoux, Herbo exhibent, comme d'habitude, des horreurs picturales, qui doivent faire la joie des épiciers retirés des affaires et désireux de se faire une galerie.

M. Marcette a des vues de Hollande et de Belgique qui ressemblent singulièrement à des paysages d'Italie.

Signalons encore M. Bellis et ses savoureuses *Huitres*, MM. Carpentier, Lacroix, Ludwig, Viandier et Bartsoen un excellent peintre de l'école de Termonde, qui s'inspire beaucoup de Frantz Courtens.

En sculpture, citons les deux *Palfyn* de MM. Lagae et De Vreese, œuvres de grand mérite et de belle allure, l'*Au soir* de M. Samuel et sa statuette, très fine, représentant Léon Dardenne, avec son air Pierrot Willette.

Excellente exposition.

JEAN D'OTTIGNIES.

### A PARAÎTRE EN AVRIL : CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-8o Jésus, splendidelement illustré par Émile BERCHMANS.

PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS.

Ces exemplaires seront tous signés et numérotés à la presse.

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

### Soirs au Jardin.

Sunt lacryma rerum.  
VIRGILE.

I.

#### Douceurs.

Etouffant les voix, ô les eaux dormantes,  
O douce, combien! par les tendres soirs!  
Si douces aussi les pâles aimantés  
Etouffant la peine et les désespoirs!

Dolentes d'amour, les étoiles sèment  
Leurs rayons tremblants à l'ombre des pas...  
Le soir est bien doux aux êtres qui s'aiment!  
Mais! qu'importe donc? Elle n'y croit pas!

Cependant l'aimer! O calme vertige  
Où l'on éjouit l'âme dans l'essor  
D'un rêve subtil et doux qui voltige  
Sous l'azur ému des paupières d'or.

Elle n'y croit pas! Tristes dans la brume,  
Doucement s'en vont les rêves berceurs;  
Parmi les sanglots, lasses d'amertume,  
Voici se noyer toutes les douceurs.

II.

#### Peut-être.

Blanc symbole! La lune a des larmes de lis...  
Pourtant le soir est doux de choses inconnues,  
Des souffles de vertige étreignent les eaux nues,  
Et de l'ivresse folle incline les taillis...

C'est qu'il passe parfois des échos affaiblis  
Qui révèlent le ciel sangloter sous les nues,  
Et dans les longs frissons d'étoiles tard venues,  
L'amour épuisé fuit par delà les oublis!

Oh! si tendres ces riens quand l'amour les effleure!  
Mais elle, près de soi, n'est pas Elle... et l'on pleure  
L'insaisissable Pure en songe au seuil des soirs...

O rêve, s'il lui fut donné d'être ravie!  
Qui sait? L'âme peut-être allégerait d'espoirs  
Tous les pesants regrets à genoux sur la vie.

III.

#### Seul.

Puisque c'est un jardin où les rêves lassés  
Des nocturnes halliers de l'immensité grise,  
Imaginent des fleurs dont l'enchantement grise  
D'un parfum sidéral les fluides pensers;

Puisque l'on peut y vivre affranchi des passés,  
Et suprême d'orgueil qu'en la vague méprise  
Des chers amours déçus l'âme fière méprise  
Tous les ardents espoirs qu'elle s'était bercés,

N'y pourrais-je étourdir le regret qui m'opresse,  
Et dédaignant encore aspirer à l'ivresse  
Qui baigne les amants attardés sous les nuits,

Seul et pur, oublieux de blanche nonchalance,  
En pétales de calme effeuiller mes ennuis,  
Et surprendre aux échos l'énigme du silence?

1897.

GEORGE KELLER.

### Profil de Grisette

Et vite, elle passait le long des vitrines des magasins, trottant menu comme une grise sœur de la gent souricière, car déjà onze heures avaient sonné au carillon de la cathédrale et la grand-messe commençait à Saint-Denis.

C'était une fine et pâle figure de fillette à la carnation ivoirine rappelant les saintes aux robes de brocart et d'or des anciens missels de l'école de Bruges, une paire de grands yeux gris bleuté d'un charme intense et des cheveux si blonds qu'ils semblaient un nimbe d'or fluide.

La main droite, strictement gantée, relevait la jupe, tout juste à la hauteur de la cheville, tandis que l'autre, distraitemment, tourmentait le manche bizarrement contourné en clé de fa d'une ombrelle de soie noire. Et pressant le pas, d'une allure nerveuse qui remuait ses hanches en une très particulière ondulation, la jeune fille allait, courant presque, égardant la foule qui moutonnait à perte de vue le long des trottoirs. Sur son passage, on se retournait pour la voir, tant elle était gracieuse, tout le monde, jusqu'au bon papa revenant de la messe, où il est allé conduire « Madame et ses demoiselles » et qui, mâchonnant son cigare qu'il a dû laissé éteindre pour entrer dans l'église, marmonne entre ses dents, avec un demi-soupir de regret: « Est-elle jolie, c'te crapaute-là, saperlotte! »

Un moment, cependant, sa course s'arrêta: c'était une étoffe nouvelle, pour toilette d'été, blanche à fines rayures bleues, qu'un étalagiste « ayant de l'œil » venait d'exposer à une vitrine, puis ce fut un bijou, broche ou boucles d'oreilles, dont le scintillement clair de diamant l'avait fascinée au passage; mais, au bout d'un instant, la conscience revenant, elle s'arrachait brusquement à son admirative contemplation et continuait sa route avec un soupir qui disait à la fois l'envie, toute féminine, de posséder et la résignation de ne pas pouvoir.

Et sourdement, tandis qu'elle marchait, les prunelles vagues, le désir travaillait en elle et tout à coup, comme un fleur magique, un rêve jaillit en son âme, un rêve impossible, un rêve fou qui, d'un seul coup de ses ailes de chimère, la transporta dans un monde idéal, monde d'éblouissements ivus dont une divination presciente, sorte de double vue merveilleuse, lui déchirait le voile:

Elle était *dame*, grande dame, princesse ou duchesse pour le moins.

Lentement, au milieu du décor luxueux du boulevard ou d'avenue, aux architectures somptueuses, son grand landau armorié avançait. Elle se peletonnait tout au fond de la voiture, dans la douceur soyeuse d'un bournous arabe aux diamantines broderies d'argent, jeté avec une négligence exquise sur une fraîche toilette d'été — blanche à fines rayures bleues — et, par une bizarrerie de rêve, s'étonnait, en son âme passée de fillette humble, des éclatantes livrées écarlates des valets assis sur le siège et de la splendeur calme des coussins de maroquin mat tandis que devant elle s'allongeait, interminablement, la file des attelages, dans un lointain perdu dans la poussière....

Puis, brusquement, comme on change les images dans l'objectif d'une lanterne magique, la vision disparut, la voiture, les grandes livrées rouges, les arbres et les hôtels des avenues, tout se brouilla, s'enchevêtra, s'effaça. Puis, de rechef, les traits se condensèrent, se fixèrent et une vision nouvelle, plus radieuse que la première, surgit:

De lourdes tentures de Bouckhara et de Samarkand, de frêles palmiers s'élançant du milieu de divans circulaires aux coussins épais de velours relevés de torsades d'or. Sous l'éblouissement des lustres, une houle de toilettes claires et d'habits sombres. Des langueurs amoureuses de valse alternant avec des fougues de czardas.

Elle, la princesse, se tenait debout, toute blanche et pâle dans une robe de soie brochée d'or et qui faisait frou-frou quand elle marchait; une superbe rivière ruisselait à son corsage et des brillants, disséminés partout, mettaient comme des lucioles ardentes dans l'épaisseur de sa chevelure de reine. Et devant elle s'inclinait, en une muette admiration, toute une foule d'adorateurs dont les habits noirs de soirée se piquaient du rouge des rubans et de l'or des plaques.

Tout à coup, au moment où d'un mouvement plein d'abandon et de grâce, elle tendait, souriante, aux lèvres d'un jeune officier tout chamarré d'or, le bout de ses ongles à baiser,

elle s'aperçut avec épouvante qu'elle avait aux mains d'horribles gants noirs, ses gants de tous les jours, de pauvres gants, à deux boutons, et qui couvraient à peine le poignet. Et, en même temps qu'elle faisait cette effroyable découverte, elle sentit à une main comme un froid de glace, et, la terreur chassant le rêve, elle se retrouva, debout, devant une colonne de l'église, la main droite trempant tout entière dans un bénitier rempli.

Brusquement, elle retira sa main et, se reprochant comme un péché grave ses songes hallucinants de gloire et de grandeur, elle se mouilla le front d'eau bénite, une fois, deux fois, au point que de grosses gouttes scintillaient sur son front et ses tempes et puis lentement descendaient, comme de grandes larmes, tout le long de ses joues.

Alors elle chercha un prie-Dieu et s'installa tout au fond de l'église, près de la porte d'entrée et, baissant la tête, fixant sans le voir le marbre usé des dalles, elle se mit à prier, tout bas, avec d'imperceptibles remuements des lèvres.

Puis, relevant les yeux, elle suivit la messe avec une attention pieuse, et, pour se punir de ses mauvaises pensées, frisant le péché de tout à l'heure et prévenir des défaillances nouvelles, elle s'imposa de fixer des yeux le saint autel sans voir ni les chapeaux, ni les robes des dames agenouillées dans les rangées de chaises qui s'alignaient devant elle.

Mais pour atteindre à l'autel, son regard frôlait nécessairement ce qui lui était si sévèrement défendu de voir, un moment même un chapeau rose délicieusement relevé de petits nœuds de soie blanche, le retint accroché, mais aussitôt, comme un naufragé qui se cramponne à une épave, il se mit à fixer exaspérément l'étoile scintillante du prêtre, tandis qu'elle, pour triompher de sa défaillance, s'efforçait dans un effort qui fronçait ses sourcils de pénétrer le sens obscur des paroles liturgiques que prononçait le prêtre.

« *Ite missa est...* »

Elle se leva, effaçant d'une main distraite les plis sur le devant de sa robe, s'assura du geste qu'a toute femme, même la moins coquette, si son chapeau était toujours bien mis et, son livre de messe sous le bras, elle s'efforça de remettre son gant droit dont la peau trempée se collait aux doigts sans vouloir avancer.

Au dehors, le gai soleil irradiait tout un côté de la rue, réfléchi par les blancheurs des façades et mettant des étincelles aux dorures des enseignes.

Au seuil de l'église, une nuée de fillettes de dix à douze ans, se faufilant dans les groupes, présentaient de grandes corbeilles toutes remplies de petits bouquets de muguet et de pensées. Alors l'Altesse, en pinçant dans les joues la plus mignonne des petites fleuristes:

« Un p'tit bouquet, *feie!* demanda-t-elle, mais un joli, sais-tu! »

GEORGES ROSMEL.

(Tiré des *Histoires Estudiantines*.)

### BIJOUTERIE-ORFÈVRE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

### Hors du siècle.

Fernand Severin a écrit dans *la Wallonie*, jadis, une étude sur Albert Giraud; elle me dispense d'analyser longuement l'auteur de *Hors du Siècle* et me permet d'apprécier immédiatement son dernier livre. C'est un très habile arrangeur de mots, un très fin joaillier des images, Albert Giraud; des strophes luisent et résonnent clairement sous sa plume, et je connais peu de poètes belges dont le talent soit supérieur au sien. Il sait évoquer les reflets des choses riches, l'or des lumières et les vibrations long-rennaisantes aux reliques des siècles morts.

La nostalgie l'attire invinciblement loin de nous, vers les temps abolis; et son œil pensif, qui *sait voir*, chante en ses vers les choses contemplées, les lueurs devinées dans le crépuscule des âges enfuis; pour lui, les vieux cuirs de Cordoue, les anciennes armures des reîtres, les soies des costumes oubliés, s'allument de belles nuances aux grands sourires de clarté: et tout ce que la mémoire — surtout la mémoire des choses lues — tout ce que la nostalgie attentive lui a dévoilé, il tâche à le faire resplendir parmi la musique argentine des rimes.

Il est, avant tout, un *voyant*. Son tempérament de Flamand affiné lui fait goûter le charme de la couleur et les harmonies douces de la lumière; bien peu savent comme lui dire l'éclat des joyaux, les parfums des belles teintes d'iris, la grâce ineffable des lueurs qui passent. Il est, en poésie, de la race des peintres.

La musique — je parle de la vraie, large et profonde compréhension musicale, — la musique lui paraît étrangère, ou du moins plus superficiellement connue. Non point que ses vers heurtent par des rudes dissonances, non. Au contraire, ils s'animent d'une véritable grâce mélodique.

Mais les symphonies évocatrices, tout le délicat travail des syllabes entrelacées comme les phrases de Bach, toutes les aillances de rimes féminines qui donnent aux strophes le charme d'ailes palpitantes, les assonances disant la mort vague des choses, les consonances répétées et leur harmonie suggestive, tout cela il semble l'ignorer.

Je ne crois pas ces complications de forme absolument nécessaires à la beauté d'une œuvre; Albert Giraud a écrit de fort beaux vers sans en faire usage. Mais la négligence de ces moyens pourrait amener une sorte d'uniformité de style contre laquelle il faut le mettre en garde. Et chez Albert Giraud, cette uniformité serait moins excusable parce que le livre lui-même n'a pas toute l'unité de fond qu'on voudrait.

Le temps des recueils de vers assemblés au jour le jour de la production, ce temps est passé. Nous voulons des œuvres synthétiques et logiquement conçues. Albert Giraud conçoit logiquement chacune de ses pièces, mais l'ensemble n'est pas établi d'après une idée, droite et simple, comme l'était l'admirable *Symphonie libre* d'Erasmus Raway, par exemple. Un livre dont les parties, fort belles séparément, n'ont point de lien logique, ce livre fait penser à un édifice dont chaque fenêtre serait élégamment décorée, chaque pierre artistement sculptée, mais dont la façade n'aurait pas assez l'air de tenir ensemble.

Cependant, il ne faut pas que ce reproche efface les éloges précédents. Non, Albert Giraud est un poète, un très délicat et brillant poète, un bel et fier artiste de la rime et de l'image, un artiste à la fois vigoureux et fin; et il importe de saluer en lui, comme en Emile Verhaeren, George Khnopff, Iwan Gilkin, Réo Hannon, Georges Rodenbach, — pour ne citer que des poètes, — oui, il importe de saluer en lui l'un des plus fiers parmi les initiateurs de la littérature en Belgique.

### Paix clémentine.

La lampe recueillie en son viel abat-jour,  
Rêve, œil lucide et doux, son rêve de lumière,  
Et ses moelleux regards, coulant sous sa paupière,  
Caressent sur les murs les bouquets pompadour:

Dans le fauteuil ancien dont l'étoffe fanée  
Exhale le regret parfumé de ses plis,  
Grand'mère se délecte en des songes emplis  
De lointains souvenirs à grâce surannée.

Sans bruit, de ses doigts gourds, sur le tapis épais  
Son ouvrage a glissé lentement. Une paix  
Tendre comme un espoir, dans son âme pénètre.

Et tandis que l'aéule à mon chevet s'endort,  
Je regarde rêveur la croix de ma fenêtre  
Détacher ses bras blancs du ciel bleu piqué d'or.  
AUGUSTE VIERSET.

### Enfin!

Le jury quinquennal de littérature française vient de décerner — à l'unanimité — le prix de 5000 francs à Camille Lemonnier pour son œuvre: *La Belgique* dont nous avons donné un compte-rendu.

### Chronique Gantoise.

Le mouvement artistique gantois, assez intenses cet hiver, semble se fondre peu à peu à la froide clarté du soleil de mars.

Il nous reste, il est vrai, le Théâtre qui continue brillamment sa campagne en dépit de la concurrence redoutable que lui fait la foire annuelle.

Nous avons aussi une *Exposition historique des peintres gantois du XIX<sup>e</sup> siècle*, organisée par la *Caisse d'art et de secours*, société d'assistance mutuelle que viennent de fonder ici nos principaux artistes. — Je ne puis vous détailler toutes les œuvres de valeur qui font de cette exhibition rétrospective un petit musée local du plus grand intérêt. Qu'il me suffise de vous dire qu'on y admire les productions de *Maes-Canini*, *Paelinck*, *De Vigne*, *Surmont*, *Jules Breton*, les *de Cock*, *Leon de Winne*, *J. Portaels*, et dans la galerie contemporaine celle de MM. *Vanise*, *Wythmann*, *Cogen*, *Rydgat*, etc. — J'en passe et des meilleurs, comme dirait Silva s'il était critique d'art; mais l'exiguité de ma chronique ne me permet pas de vous en dire plus long, d'autant que j'ai à vous parler encore d'un événement musical qui se prépare ici et qui ne manquera pas d'attirer à Gand tous les vrais amateurs de musique du pays. Il s'agit de la reprise très soignée de *Lohengrin* que M. Voitus Van Hamme, directeur de notre théâtre, prépare en ce moment. Je crois que l'interprétation sera si non parfaite, du moins très suffisante. Nous possédons ici un quatuor de grand opéra dont l'ensemble est absolument supérieur aux meilleures scènes de province. Et quoique l'œuvre de Wagner ne soit pas précisément celle dans laquelle il se puisse produire sous son meilleur jour, il n'est cependant pas douteux qu'il la fasse valoir brillamment.

Le baryton Soum, acteur et chanteur excellent, est un artiste de tout premier ordre. Nous ne le conservons ici que grâce au contrat triennal par lequel notre directeur se l'est attaché au début de sa carrière. La basse est Bourgeois, le créateur tant apprécié du rôle de Houding dans la *Walküre* (Bruxelles 1887); Merrit, le fort ténor, quoiqu'acteur médiocre, possède une des plus belles voix mixtes qui se puisse entendre, et qu'il manie avec méthode et goût.

Je crois que l'air du *Cygne* *Du meine liebe Schwan*, trouvera en lui un interprète hors ligne.

Si l'interprétation a quelques faiblesses, ce sera du côté des femmes. La contralto est mauvaise et le rôle d'Elsa n'est pas dans les cordes de Mme Laville-Ferminet, artiste puissamment dramatique, mais dont la voix n'a plus la fraîcheur nécessaire pour un rôle aussi délicat. Je crois qu'on tournerait la difficulté en lui donnant le rôle d'Ortrude auquel elle donnerait certainement un grand relief, et en faisant jouer Elsa par Mlle Boyer, notre excellente chanteuse légère, qui ne manquerait pas d'y trouver un nouveau succès.

Rien n'est négligé pour donner à cette reprise tout l'éclat possible. Les chœurs répètent avec entrain. L'orchestre, assez faible cette année, sera renforcé pour la circonstance. La mise en scène sera merveilleuse, M. Van Hamme ayant déjà fait brillamment ses preuves en cette matière.

Cette tentative mérite en tous cas d'être encouragée, d'autant plus qu'on prête au directeur l'intention, s'il réussit, de nous donner l'année prochaine soit *Parsifal*, soit même *Tristan* selon les dispositions de Bayreuth.

Voilà j'espère de quoi nous amener quelques-uns d'entre vous, d'autant plus que la coïncidence de l'Exposition quinquennale des fleurs constituera une attraction de plus, d'autant plus que les artistes épris de débauches florales, de fantasias folles de couleurs et de

parfums, que pour les simples et prosaïques amateurs.

F. E.

### L'ETUDIANT

Paraissant tous les jeudis.

Abonnement 3 fr. 50 par an.

Bureaux: 36, rue de Berlaumont, Bruxelles.

### Reprise de Lackmé.

*Lackmé*, le charmant opéra-comique de Léo Delibes, vient d'être repris avec Mme Melba.

La cantatrice a chanté la musique légère et gracieuse de Delibes avec la voix belle et sonore que nous lui connaissons; cette voix pure, exquise, vibrante a déterminé le succès de Mme Melba qu'on a plusieurs fois rappelée, mais, tout compte fait, impartialement, celle-ci n'est qu'une Lackmé très imparfaite; la grâce chaude, lascive, dolente, enflammée, de la jeune indienne n'a pas été rendue par Mme Melba avec ce caractère intense et étrange que Mme Vuillaume, par exemple, y mettait. Et la prononciation défectueuse, beaucoup trop anglaise, de l'éminente artiste, eût dû l'engager à étudier encore avant d'aborder le répertoire français. En effet, malgré toute indulgence, il est souverainement désagréable d'entendre « *ce né plou thwoa*, pour ce n'est plus toi » ou petits oiseaux tépaigeurs, etc. Mais, je le répète, l'admirable voix de Mme Melba a fait pardonner tous ses défauts. M. Mauras fait un Gérard parfait, jeune, beau et chanteur à la voix fraîche et jolie. M. Renaud est toujours un prestigieux et farouche sectateur de Boudha. Sa superbe voix et son jeu, de jour en jour plus sûr et plus aisé, le mettent au rang de nos premiers artistes. L'ensemble de l'interprétation est fort bon.

HELDÉGÉ.

### PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

H. ZEYEN

Boulevard de la Sauvenière.

### Pavillon de Flore.

Reprise de: *Le Jour et la Nuit* de Charles Lecocq, une des pièces à succès du répertoire comique, à cause toujours d'une musique facile et d'un attrayant libretto. Généralité de l'interprétation satisfaisante. Mme Perrouze dit bien le rôle de Manola: voix un tantinet criarde par moment peut-être.

Calabazas: M. Raimbault s'est fait applaudir: on a vu jadis mieux; toutefois peu de chose à reprocher à l'acteur d'à présent.

Cette reprise en tous cas est l'une des bonnes de l'année.

SPHINX.

Les éditeurs Murlon et Cie, 6, rue Papillon, inaugurent une collection nouvelle, la *Bibliothèque Française*, à un franc le volume, par un roman de M. Louis de Gramont, intitulé *Loulou*. C'est une histoire d'amour, se déroulant dans un milieu jeune et fantaisiste; une curieuse étude de femme, de petite parisienne, singulier mélange de candeur et de perversité. Les types principaux du livre, Loulou, son amant, le peintre Jeukampf, le banquier Zimmoser, le caricatural duc d'Espargille, sont mis en scène avec une rare intensité de vie; et des épisodes joyeux ou souriants alternent avec des chapitres profondément pathétiques, jusqu'à un dénouement d'un réalisme simple et émouvant.

Une courte nouvelle: *Blanchette*, termine le volume. C'est le nom d'une chatte, peu ordinaire, grâce à laquelle une jeune fille épouse celui qu'elle aime. Cette nouvelle est écrite dans la note comique, et les divers incidents en offrent une drôlerie irrésistible.

### PAVILLON DE FLORE

Bureaux à 6 1/4 heures. Rideau à 6 3/4 heures

DIMANCHE 25 MARS 1883

### SURCOUF

Opéra-comique en 4 actes et 5 tableaux, dont un prologue.

*Distribution*: Robert Surcouf, MM. Carpentier; Blaise Kerbiniou, Crétot; Arabelle, Mme Gilles-Raimbault; Yvonne, Mlle Perrouze; Garçousse, Ancelin; Flageolet, Degrange. Mac-Ferland, MM. Raimbault; Thompson, Thys; Mad. Paimbœuf, Mad. Belini; Marcofle-Malonin, MM. Harlin fils. Paimbœuf, Tack; Bernadek, Henrotte; Un officier anglais, Galhausen; Un maître charpentier, Lecloux; Un matelot: Vaillant; Un domestique, Magnée; Matelots français, bourgeois et bourgeois, soldats et marins anglais, habitants de Croc-ton.

Irrévocablement dernière représentation (redemandée) de:

### TIENS V'LA TATI

Revue Satirique et Comique de Liège (année 1887) en deux actes.

Musique arrangée par M. Joseph Meurice, chef d'orchestre.

1<sup>er</sup> acte: Place St-Lambert; 2<sup>e</sup> acte: Place du Marché.

### Charbonnages du Hasard

Victor RASKIN

Rue des Guillemins, 7  
Seul Représentant à Liège

Charbons de toutes les houillères du bassin de Liège.

### RASSENFOSSE - BROUET

SEUL REPRÉSENTANT  
DE LA MAISON CHRISTOFLE & Cie  
DE PARIS

26, rue Vinave-d'Ile LIÈGE

### CHAMPAGNE

E. Mercier & Co

ÉPERNAY.

25 premières médailles  
& diplômes d'honneur

### DEMANDEZ PARTOUT

LES CIGARES

Jean Bart

❖ TATI ❖

Maatschappij

### La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art  
2<sup>e</sup> ANNÉE

Comité { ERNEST MAHAIM  
ALBERT MOCKEL  
de Rédaction { PIERRE-M. OLIN  
MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS: 5 frs l'an.

Union postale, frs 6.50.  
Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes.

### GANTS SUR MESURE

J.-E. VERGNES, Fabricant

14, Passage-Lemonnier, Liège.

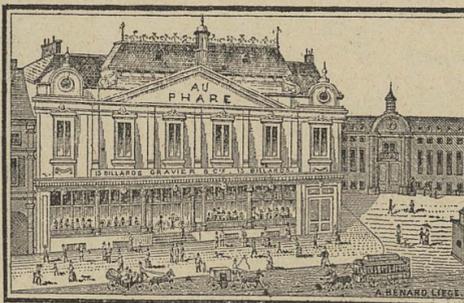
APÉRITIF & DIGESTIF  
ESSENTIELLEMENT  
HYGIÉNIQUE  
MAISON  
DE VENTE  
**AMER MAUGUIN**  
16 et 18, rue Léopold  
LIÈGE.

BITTER DE CRÈTE  
BITTER DE CRÈTE  
BITTER DE CRÈTE

COMPAGNIE  
DES  
Propriétaires Réunis  
pour l'assurance à primes contre l'incendie  
Agent principal: A. DEPAS, Liège.  
64, rue Hocheporte.

THIRIAR-HERLA  
Rue Léopold, 19, LIÈGE.  
RÉPARATIONS SOIGNÉES  
DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.  
Ambre, Cannes, etc.  
PRIX MODÉRÉS.

### AU PHARE — GRAVIER ET C<sup>ie</sup>



LIÈGE, PLACE VERTE.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR  
DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie ·  
**Aug. Bénard** ·  
Rue du Jardin Botanique, 12  
Liège.

### J. LARDINOIS & C<sup>ie</sup>

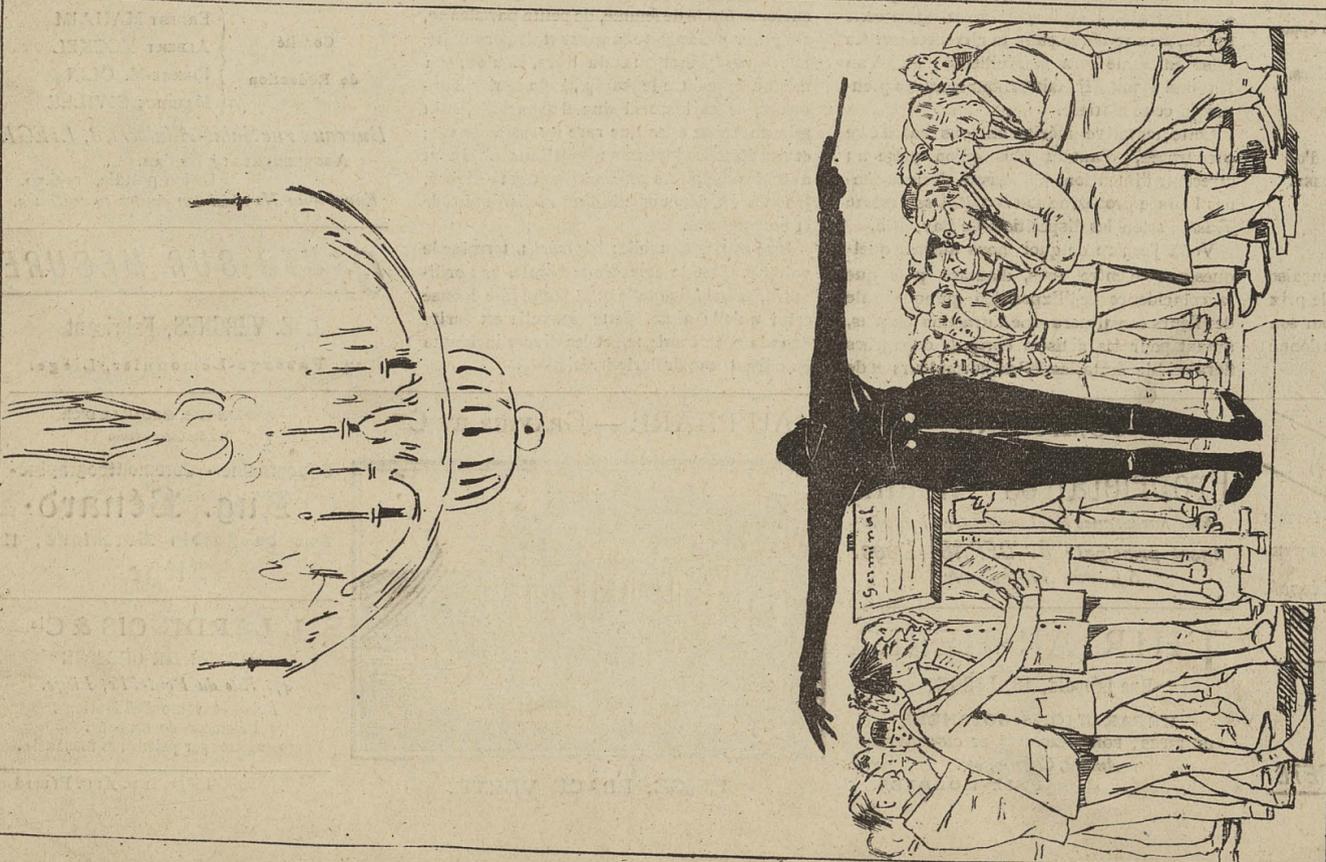
AGENTS DE CHANGE

47, Rue du Pont-d'Ile, Liège.

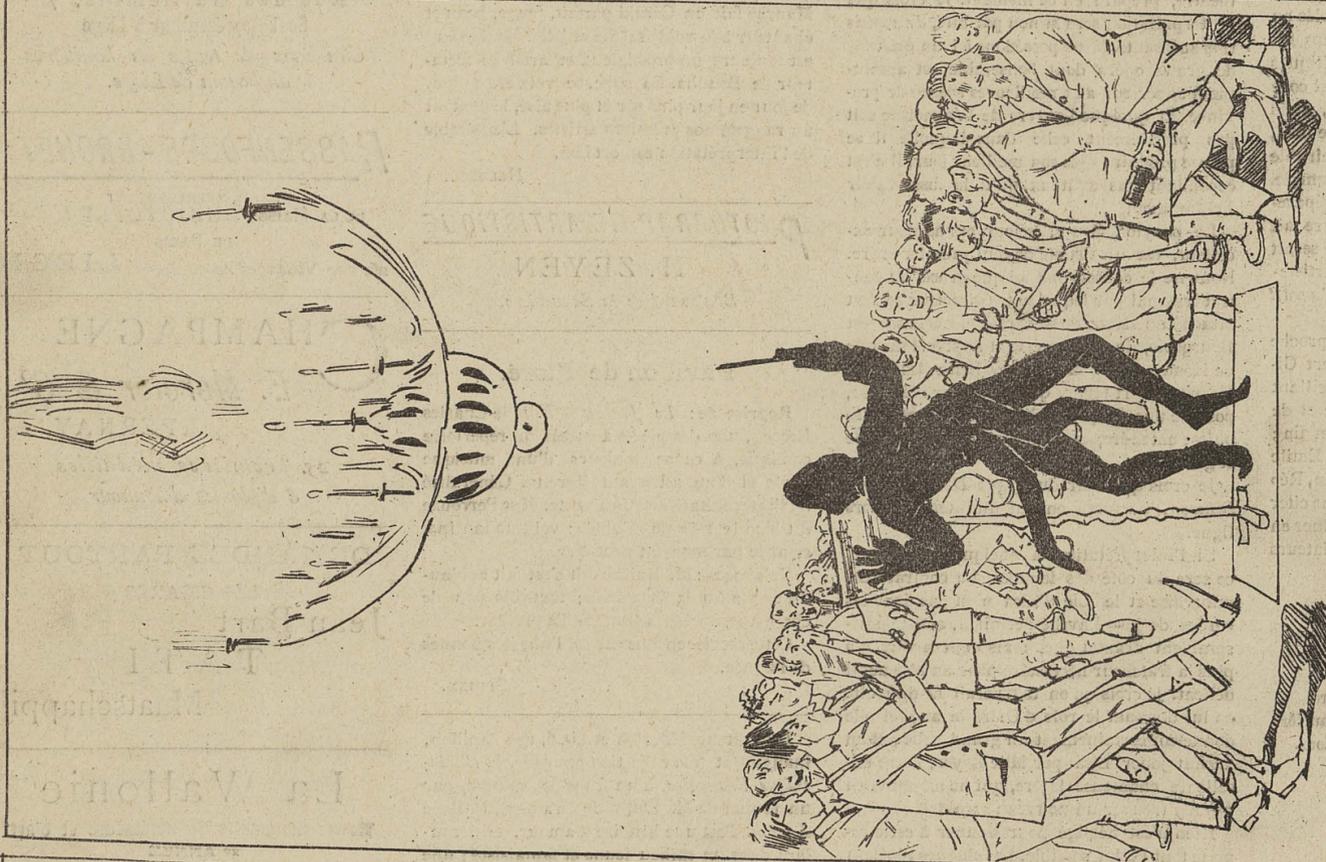
À chat et vente d'obligations.  
Paiement de coupons.  
Vente de titres par paiements mensuels.

Liège, Imp. Aug. Bénard

*Nos Orphéons.*



*Mysterioso.*



*Allegretto.*



*Foré.*